



PRIX DU PRÉSIDENT POUR LES JEUNES ÉCRIVAINS



À propos du prix

Le Prix du Président pour les jeunes écrivains a été lancé en 2015 pour célébrer les talents d'écriture des jeunes de l'Ontario. Chaque année, les élèves de la 7^e - 12^e années sont invités à soumettre leurs nouvelles et leurs essais personnels à ce concours d'écriture dans trois catégories :

7^e - 8^e année

9^e - 10^e année

11^e - 12^e année

Comité de sélection

Claudine Brulé est une spécialiste en communication qui aime partager les histoires avec les publics francophones tant qu'anglophones. Elle était une journaliste au Radio-Canada, pour lequel elle couvrait les affaires provinciales à partir de Queen's Park. Elle occupe présentement un poste en communications au Bureau du Québec à Toronto.

Franco Gutierrez a obtenu son Maîtrise en Éducation de l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario à l'Université de Toronto. Il est actuellement le Coordonnateur du Programme des pages à l'Assemblée législative de l'Ontario.

Christina Orr est professeure à l'école secondaire Neil McNeil de la Commission scolaire catholique de Toronto. Présentement, elle enseigne la religion aux élèves de 9^e année, les civiques et carrières aux élèves de 10^e année et les arts médiatiques aux élèves de 10^e année.



2018-19 prix du président pour les jeunes écrivains

7^e - 8^e année

GAGNANTE

Joey Qiao - *Remonter le temps pour rectifier le passé : bonne ou mauvaise idée?*

MENTION HONORABLE

Andrei Li - *Un présent d'espoir*

9^e - 10^e année

GAGNANTE

Alisha Ahmed - *La cinquième étape*

MENTION HONORABLE

Gabrielle La Touche - *Pourquoi suis-je noire?*

11^e - 12^e année

GAGNANTE

Jasleen Brar - *La mémoire imbibée*

MENTION HONORABLE

Cassandra Lee - *Cher Journal*

Notez : toutes les œuvres originales ont été écrites en anglais à l'exception de *Cher Journal*; ces copies sont des traductions.

GAGNANTE (7^e - 8^e année)

Joey Qiao

Remonter le temps pour rectifier le passé : bonne ou mauvaise idée?

Ah, les regrets. Nous en avons tous, chacun d'entre nous, des petits comme des gros. À chaque erreur commise à cause de nos actions, à chaque pas dans la mauvaise direction, les questions nous assaillent un instant : « Qu'est-ce que j'aurais pu faire pour l'éviter? Que se serait-il passé si j'avais agi autrement? Si seulement je pouvais remonter le temps, je pourrais arranger les choses. Si seulement... » Il suffirait parfois d'une deuxième chance. Mais il est si inconcevable de se voir octroyer cette chance que tout rêve mélancolique se résume finalement à ce qu'il est au fond : un faux espoir.

Je me rappelle encore, très nettement, certains jours de mon enfance que j'appelais les « journées noires ». Dans un somptueux hall silencieux, sous les lustres étincelants suspendus au plafond, j'examinais l'échiquier, vaincu, mais mon cœur battait la chamade, criant son désir de rentrer à la maison et d'en avoir fini avec tout ce cirque. Je détestais perdre, et chaque inéluctable échec et mat me hantait des jours durant; l'envie de remonter le temps pour corriger la partie perdue me torturait.

Un exemple bien insignifiant, me direz-vous, mais à un si jeune âge, la peur peut tordre l'esprit de façon hallucinante. Et selon mon expérience, même s'il était possible de remonter le temps pour rectifier une erreur ou s'éviter un regret, il vaudrait mieux s'abstenir.

La vie, comme de folles montagnes russes, est une série de hauts et de bas, des expériences qui devraient être conservées précieusement plutôt qu'effacées. Mais pourquoi donc? Pourquoi chérir une honteuse imperfection? La réponse dépend bien sûr de la définition que l'on donne au mot précieux. D'aucuns considèrent comme précieux les diamants scintillants dont ils rêvent. D'autres pensent à un vieux coffre aux trésors enfoui sous terre. Pour moi, ce qui est précieux, c'est un souvenir teinté d'or, qui peut certes être déformé et modifié au fil des ans, mais qui jamais ne disparaîtra, qui appartient pour toujours à celui qui le porte. Les erreurs et les apprentissages sont souvent porteurs de bonnes choses. Imparfaites, nous sommes voués à nous briser, mais une fois en pièces, il nous faut recoller nos morceaux pour créer, à nouveau, quelque chose de beau. L'essentiel, c'est de chérir l'ensemble de l'expérience, le bon comme le mauvais, et d'en faire un bien précieux à conserver en nous. Car l'atteinte de tous nos désirs – amour, aventure, bonheur – ne passe pas par la perfection, mais plutôt par l'acceptation de nos défauts et de nos erreurs du passé, ce qui ne nous empêche pas de garder la tête haute.

Nous savons tous que l'indépendance est une finalité importante du développement humain, mais comment devenir plus forts si nous nous appuyons sans cesse sur la possibilité de corriger nos erreurs sans le moindre tracasserie? Selon moi, c'est ce qui compte vraiment : il faut agir en acceptant les possibilités d'erreurs et de regrets, mais aussi en évaluant les risques et en pratiquant la logique et la raison, en plus de la bravoure et de la force. En effet, la ligne est mince entre courage et franche imprudence. Ainsi, même s'il faut oser sans avoir peur des erreurs ni des regrets, il demeure important de ne pas ignorer les possibles conséquences. Si nous pouvions remonter le temps, nous aurions un prétexte pour foncer avec insouciance dans des situations insensées sans vraiment faire de notre mieux, car nous saurions qu'une deuxième chance nous est garantie.

Malheureusement, même si nous tentons de faire régner la lumière dans le monde, les ombres n'en disparaissent pas moins. Certaines personnes seront inévitablement perdues : celles qui nous ont quittés beaucoup trop jeunes, celles qui ont commis des crimes impardonnables, celles pour qui le destin a voulu que la vie soit pénible. Les sacrifices sont toutefois indispensables, car il n'y a pas d'arc-en-ciel sans pluie, et je sais que, d'où je me trouve

aujourd'hui, je ne voudrais changer aucune imperfection de mon passé, car ces tournants décisifs qui m'ont mené à mon présent font désormais partie de moi.

Ce sont nos erreurs et nos regrets qui nous façonnent en de meilleures versions de nous-mêmes pour l'avenir. Autrement, nous n'aurions plus d'histoires trépidantes à raconter, que ce soit concernant des difficultés ou des victoires. Dans l'émotion du moment, l'envie de corriger une erreur peut s'avérer forte, mais je vous le garantis : plus tard, avec le recul, vous chérirez avec bonheur chaque moment de votre vie, les journées ensoleillées comme les nuits noires.

MENTION HONORABLE (7^e - 8^e année)

Andrei Li

Un présent d'espoir

Thomas avait horreur du centre commercial. Horreur des néons blancs et crus qui pendaient du plafond, horreur des relents d'eau de Javel, de moisissure et de peinture fraîche qui imprégnaient l'air. Il avait pitié des tristes sapins de Noël solitaires, foutus dans les coins sans autre décoration qu'une poignée de boules déformées qui tombaient en morceaux.

Soupirant, il baissa les yeux vers son téléphone : il était 11 h 27. Emily, sa sœur aînée, reviendrait dans quelques minutes du « magasin de Noël ». Quelle horreur, pensa-t-il. *Autant l'appeler le « magasin de l'ennui mortel »!*

« Pourquoi pas simplement réutiliser les décorations de l'an dernier? avait demandé Thomas. Il suffirait d'un petit époussetage! »

Mais non. Sa sœur devait absolument acheter de nouvelles boules, de nouveaux rubans, de nouvelles lumières – *tout* en neuf. Et elle devait y passer trois heures entières. En plus, ses parents la laissaient faire : Emily avait commencé sa première année d'université, alors ils étaient si fiers, et blablabla.

Thomas remua sur son siège, ce qui souleva un nuage de poussière jusqu'à son visage. Tout ici était dégoûtant, jusqu'aux bancs!

« Hé, Tom-Tom! »

Thomas leva la tête. Emily se tenait devant lui, chargée de deux gros sacs, arborant un de ses sourires forcés et extravagants.

« Pour la dernière fois, Em, arrête de m'appeler Tom-Tom, grommela-t-il. On va où, maintenant? »

Emily leva les yeux au ciel. « Faire l'épicerie. Écoute-moi quand je te parle, Thomas! Je te l'ai dit tout à l'heure, et je déteste me répéter. » Elle se pencha vers son frère et, à mi-voix, siffla : « Honnêtement, on dirait que tu n'as pas envie d'être ici. »

Exactement, Em, pensa-t-il. Une semaine plus tard, c'est bien le temps de te rendre compte que ton frère s'ennuie à mourir.

« Non, mentit-il. J'ai seulement hâte de rentrer pour commencer à décorer. »

Le sourire réapparut sur le visage de sa sœur. « Ah, dans ce cas, suis-moi! Plus vite on marche, plus vite on aura terminé les courses, et plus vite on sera rentrés à la maison! » Elle rit de son envolée poétique manquée.

Avant que Thomas n'ait eu la chance de répondre, sa sœur s'était déjà glissée dans la foule; il ne voyait plus que son impeccable chignon brun-roux qui s'éloignait, bondissant comme une marionnette.

S'il y avait bien une chose du centre commercial que Thomas détestait plus que tout, c'était la foule. Dès qu'il entra dans la mêlée, les gens commencèrent à se resserrer autour de lui comme les barreaux d'une cage d'acier

géante, l'emprisonnant dans une masse étouffante de corps et de manteaux. Malgré la sueur qui lui dégoulinait dans le dos, il serra les dents et traversa la cohue aussi vite que possible.

Il émergea enfin dans la petite trouée qui encerclait la fontaine de marbre du centre commercial. Observant ses alentours, il soupira : aucune trace de sa sœur. Il avait dû tourner au mauvais moment et s'éloigner accidentellement du supermarché.

Autant en profiter pour prendre une pause d'Em, se dit-il.

Un petit rire s'éleva derrière Thomas. Du coin de l'œil, il aperçut une fillette qui se dandinait vers un itinérant âgé assis au bord de la fontaine. L'homme tenait une poupée Barbie qu'il faisait danser dans les airs. La fillette avançait, les doigts tendus vers le jouet... mais une main la rattrapa. Sa mère.

Pétrifié, Thomas vit la femme s'éloigner en fulminant, tirant sa fille qui la suivait à contrecœur. La foule aussi assistait à la scène, insensible, indifférente. Le sourire bienveillant du vieil homme se changea en une grimace affligée par des années de rides profondes.

Thomas arrêta son regard sur le vieillard. Il remarqua ses yeux, aussi brillants que les étoiles d'une nuit d'hiver sans nuages. Sa barbe, une longue touffe blanche comme la neige. Son manteau, d'un rouge délavé mélancolique. Et le gobelet de café, sur ses genoux, qui ne contenait que quelques pièces de monnaie rouillées. L'homme soupira profondément et rangea la poupée dans son sac usé.

Thomas voulait lui dire qu'il était désolé. Il voulait l'aider. Mais comment faire?

« C'est là que tu te caches, Tom-Tom! »

Thomas se retourna. Emily le regardait, tout sourire.

« Je... »

« Je me demandais où tu étais passé! s'exclama-t-elle en lui passant un bras dans le dos. J'ai trouvé une dinde particulièrement dodue au supermarché. Mais je ne voulais pas l'acheter sans toi, alors... »

Thomas soupira. « Tu n'avais pas besoin de m'attendre. Je m'en tire bien tout seul. »

Emily pencha la tête. « Tu as l'air inquiet, Tom-Tom. Tout va bien? »

Thomas jeta un regard vers le vieil homme, qui tendait la Barbie vers un passant. Un petit garçon guettait l'homme avec curiosité, mais son grand frère le tira par la main. Dans une poussette, un bébé gazouillait et riait, mais sa mère finit par l'emmener.

Le vieil homme, comme la lueur d'une petite bûche se consumant dans l'âtre, faiblissait à mesure que le bois devenait cendres, que les passants étouffaient le feu.

« Oui, mentit-il, tout va bien. »

« Si tu le dis. Suis-moi! », répondit Emily en souriant.

À contrecœur, Thomas s'éloigna.

L'heure suivante passa en un éclair. Contre toute attente, Thomas réussit à suivre sa sœur dans les allées trop

éclairées, aveuglantes du supermarché.

Bientôt, ils se trouvèrent en file à la caisse.

« Alors! », lança Emily, faisant sursauter son frère qui se retourna. Elle souriait à pleines dents. « Devine quoi! »

Thomas jura intérieurement. Il détestait la manie qu'avait sa sœur de poser cette question comme un jeu.

« Qu'est-ce qu'il y a? Crache le morceau! »

Emily sourit. « Papa m'a donné l'argent pour ton cadeau de Noël. Je me suis dit que je pourrais l'acheter aujourd'hui, pour gagner du temps. »

Thomas faillit s'étouffer.

« QUOI?! »

Il déglutit, secouant la tête. « Tu me fais marcher, je le sais bien. »

« Eh non. » De sa poche, elle tira une petite liasse de billets.

Thomas frémit : sa sœur, telle qu'il la connaissait, lui offrirait probablement une pile de cahiers. Ou une abominable collection de manuels scolaires, en avance pour ses études postdoctorales...

Pourquoi, Papa? Pourquoi?

Il se souvint d'un récit que lui avait raconté sa mère quand il était petit. Selon l'histoire, le père Noël suivait chaque personne partout où elle allait, et les gens étaient ses guides et maîtres. Le père Noël semblait bien avoir abandonné Thomas, en tout cas pour le moment.

Emily sourit, sans se douter des réflexions de son frère. « Alors? Tu veux quoi pour Noël? »

« Pardon? »

« Que veux-tu comme cadeau? »

Elle semblait sincère. Thomas décida de lui faire confiance, pour une fois.

Mais que voulait-il donc pour Noël?

Son esprit s'égara dans les souvenirs de neige et de chansons sous les guirlandes de houx. Il se rappela la petite voiture qu'il avait reçue à trois ans. Son premier ensemble de blocs Lego, à cinq ans. Son robot miniature, qui trônait encore sur sa table de chevet, sept ans plus tard. Un lourd boîtier de romans à reliure en feutre, son premier ensemble du genre. Son nouveau téléphone, étincelant, logé dans sa poche.

Qu'est-ce que je veux?

Il fouilla plus loin, repensant aux rires et aux festins, aux lumières de Noël scintillantes. Les années se succédaient, remplies d'amour et de joie. Il se remémora les biscuits et la tarte à la citrouille de sa grand-mère, la dinde au four de son père, la soupe de poisson et le rôti de bœuf de sa mère.

Qu'est-ce que je pourrais vouloir d'autre, quand j'ai déjà tout? Il n'y a rien que quiconque pourrait m'acheter, à moi...

C'est là qu'il comprit.

« Em, est-ce que je pourrais acheter mon cadeau moi-même? »

Emily fronça les sourcils. « Mais... »

« Je veux l'acheter moi-même, insista Thomas, tendant la main. Peux-tu me donner l'argent? »

Surprise, Emily déposa les billets dans la main de son frère. « Voilà. Mais qu'est-ce que... »

Thomas fila immédiatement dans le supermarché, évitant les obstacles et plongeant dans les allées, mû par une force indescriptible. Quelques sacs de fruits par-ci, un sac de pain par-là... En moins de deux, il était de retour aux caisses, avec un panier bien rempli.

Il entendit haleter derrière lui. C'était Emily, qui se traînait tant bien que mal pour le rejoindre, cherchant son souffle, le front ruisselant de sueur. Il soupira : il lui avait pourtant suggéré de faire plus d'exercice!

« Mais qu'est-ce... que tu... fabriques? » demanda-t-elle, la voix entrecoupée de halètements.

Thomas sourit innocemment. « Voyons, j'achète mon cadeau de Noël! Quelque chose ne va pas? »

« Ce n'est pas... comme ça... que ça marche, Thomas, souffla Emily en secouant la tête. Papa m'a dit... d'acheter ton cadeau... pour toi! Et qu'est-ce... que tu... achètes comme ça? »

« Pas de tes affaires. » Thomas se tourna vers la caissière, qui affichait un air confus. « Je peux payer », précisa-t-il.

Il prit son sac débordant d'aliments et se précipita hors du supermarché, sa sœur le suivant de peine et de misère.

« Qu'est-ce que tu fabriques? Papa va en entendre parler! »

Thomas ralentit le pas. « C'est l'argent de mon cadeau, pour moi. Et tu m'as bien dit que je pouvais acheter ce que je voulais, non? »

« Je te rappelle que c'est quand même l'argent de papa que tu viens de gaspiller en achetant toute cette nourriture complètement inutile! »

« Mais il t'a bien dit que c'était l'argent de mon cadeau, n'est-ce pas? Et, dis-moi, tu ne fais pas la même chose avec les décorations? », renchérit Thomas.

Emily ouvrit la bouche, puis la referma brusquement. Elle maugréa, frustrée : « Fais comme tu veux. »

Thomas se précipita dans un magasin de vêtements, attrapant sur les tablettes un col roulé, une tuque, une paire de gants et un gros foulard de laine. Quelques minutes plus tard, un deuxième sac, celui-là rempli d'habits, rejoint celui de denrées.

Thomas courut jusqu'à la fontaine et s'arrêta, le souffle coupé.

Le vieil homme était dissimulé sous une couverture violette délavée. Seule une main pâle et tremblotante s'échappait des plis, tenant la poupée. Les gens passaient leur chemin, indifférents. La main tomba finalement et le vieillard courba l'échine, vaincu.

La tête du vieil homme pointa hors de la couverture. D'abord, ses deux yeux remplis d'étoiles, animés d'une lueur d'espoir. Puis, sa bouche, entrouverte de surprise. Sa barbe couleur neige frémit, et enfin un sourire chaleureux se dessina sur son visage.

Maintenant, la flamme n'était plus qu'une petite braise fumante. Si personne ne la nourrissait, elle s'éteindrait.

À jamais.

Courage! Thomas inspira, expira, et s'approcha.

Thomas déposa les sacs aux pieds du vieil homme, qui jeta un coup d'œil à leur contenu, ses mains tremblantes les ouvrant timidement. L'épicerie d'abord, puis les vêtements. Il sortit la tuque rouge et la cala sur sa tête.

L'homme leva les yeux vers Thomas, qui lui rendit son regard, lisant soudainement dans ses yeux une profonde émotion. Thomas se rappela le festin de Noël chez ses grands-parents, la longue guirlande de lumières qui étincelaient comme des étoiles sur les murs, son père alimentant les douces flammes pétillantes du foyer, et le sapin de Noël, grand et fier, toujours brillant lorsque la nuit enveloppait tout le reste.

Il songea à l'histoire de sa mère, selon laquelle les gens étaient les guides et maîtres du père Noël. Il n'avait pas compris, pendant toutes ces années. Jusqu'à aujourd'hui.

Le père Noël n'est pas une personne : c'est un esprit, et il vit en chacun de nous.

Au loin, il entendait les murmures curieux de la foule, le léger clapotis de la fontaine, le « Oh! » de sa sœur qui saisissait enfin. Mais en cet instant, rien de tout cela n'avait d'importance. Pour Thomas, il n'existait plus que lui-même et le vieillard.

L'homme entrouvrit les lèvres, un tout petit peu, s'apprêtant à parler, et Thomas s'avança dans un silence solennel. Il s'agenouilla, le regard plongé dans le visage du vieillard. Ce visage incarnait l'esprit de Noël plus que le père Noël lui-même, et était plus inspirant que la fête en soi.

Alors, le cadeau descendit par la cheminée :

« Merci. »

GAGNANTE (9^e - 10^e année)

Alisha Ahmed

La cinquième étape

Les riches arômes du café, du chocolat chaud fumant et des croissants frais sortis du four flottent dans l'air, accompagnés du son réconfortant des conversations intelligentes. Je suis assise seule, sur un tabouret de bois grinçant près de la fenêtre embuée, à regarder les voitures et les motos se faire la course dans les rues de Toronto, et l'occasionnel piéton emmitouflé dans son manteau Canada Goose s'engouffrer dans la boutique ou la station de métro la plus proche pour se réchauffer.

Le jour est en train de tomber. C'est l'une de ces rares journées de décembre où l'on peut voir le soleil se coucher sur la ville, embrasant brièvement les commerces et les bâtiments avant que la nuit glaciale ne s'installe.

Mon téléphone est abandonné sur le comptoir à mes côtés, dénué d'utilité en raison de l'absence de Wi-Fi dans le café. Un livre ouvert devant moi, je tente désespérément de lire, mais les mots se brouillent sous mes yeux. C'est comme une cascade, un barrage qui s'ouvre et laisse se déverser encore une fois les larmes, qui imbibent les pages jusqu'à ce que l'encre ne forme plus qu'une tache informe. Pleurer en public ne me dérange pas; personne ne le remarquerait de toute façon. Je suis complètement immobile, paralysée par les pensées qui font surface, incapable d'émettre ne serait-ce qu'un son. C'est la quatrième étape : la dépression. J'y suis depuis deux mois maintenant, coincée dans un cycle sans fin de :

J'aurais pu faire quelque chose.

J'aurais dû lui dire « Je t'aime » à son départ ce matin-là.

Ce n'est pas juste.

On ne se reverra jamais.

Le deuil, et la culpabilité qui l'accompagne, nous rongent l'âme, consommant notre être jusqu'à ce qu'il soit entièrement englouti par le nuage noir, enfoui si loin dans les profondeurs que l'on ne se souvient même pas de ce que c'est d'être heureux et sans souci.

À présent, je concentre toutes mes énergies sur ce qui m'entoure, sur l'odeur du café et sur les gens dehors. De toutes mes forces, je tâche de ne pas me laisser revivre encore une fois l'accident... En vain, hélas.

C'était un vendredi après-midi. Une pluie torrentielle s'abattait sur la voiture de ma grande sœur, dont j'étais passagère, tandis que nous chantions à tue-tête notre chanson favorite : The City, du groupe The 1975. Le téléphone de ma sœur se mit à vibrer dans le porte-gobelet; nous étions complètement arrêtées dans un bouchon.

« Ça te dérange si je le prends? », me demanda-t-elle, quittant la route des yeux pour me regarder.

« Non, non », répondis-je en me penchant pour mettre une nouvelle chanson, car l'autre venait de se terminer.

« Salut ma belle! », lança-t-elle en décrochant, souriante, le téléphone porté à son oreille. Elle se tourna vers moi et articula sans bruit « Christie », le nom de sa meilleure amie.

Je roulai les yeux : ce n'était probablement même pas urgent. Je me calai dans mon siège chaud, fermai l'œil et fis la

sourde oreille à leur papotage.

Cinq minutes plus tard, j'entendis le moteur vrombir de nouveau, et les gouttes de pluie tambouriner contre le pare-brise, l'une après l'autre.

Tout à coup, ma sœur poussa un juron, et j'ouvris les yeux en panique.

J'entendis le crissement des pneus, le frottement du métal contre le métal, et le bruit sourd de notre voiture emboutissant à grande vitesse celle devant nous.

Nos cris retentirent, le son étant presque aussi douloureux que l'impact. Ma sœur heurta de plein fouet le coussin gonflable à l'avant, puis la partie métallique de l'appui-tête à l'arrière, puis le tableau de bord à l'avant encore. Je me débattis avec le coussin gonflable pour l'écarter et pris la tête de ma sœur dans mes bras. Elle avait perdu connaissance sous l'impact et, du côté de sa tête, une rivière sanguinolente s'écoulait jusque sur moi. Mon bras saignait aussi, lacéré par je ne sais quoi, et le sang s'épanchait sur mon chemisier blanc, le colorant comme une teinture sur nœuds. Je restai ainsi, sous le choc, durant une minute, ou peut-être deux, ou dix, à contempler son innocent visage de porcelaine. Puis je me mis à pleurer, poussant de ces sanglots laids et puissants qui vous secouent le corps en entier, avec une telle violence qu'il semble impossible de les contenir. Et je criai. Je lui criai d'ouvrir les yeux, de se réveiller, pour que ce ne soit qu'un autre mauvais tour joué à sa petite sœur naïve. Mais ses paupières restèrent closes.

Des siècles semblèrent passer avant que quelqu'un ne vienne, me voie avec horreur tenant sa tête dans mes bras, et appelle la police. Les autorités arrivèrent une éternité plus tard, et mon cœur éclata en miettes quand j'entendis les ambulanciers déclarer « morte à l'arrivée ».

La période qui suivit fut la plus difficile de ma vie – et c'est peu dire.

D'abord, la première étape : le déni.

Je ne pouvais pas croire qu'elle était tout simplement... partie. Un instant nous lâchions notre fou ensemble, et le suivant elle gisait dans mes bras, inerte. Je ne pouvais me résigner à y croire, l'accepter comme réalité. Je la voyais encore partout : assise avec moi devant les reprises de Gilmore Girls, me conduisant à l'école, m'apportant du café en douce les mercredis soir parce que j'étais toujours épuisée après mon entraînement de volleyball... Puis soudainement, elle n'était plus là, et je n'arrivais pas à y croire.

Vint ensuite la deuxième étape : la colère.

J'étais en colère contre moi-même, principalement. Je ne pouvais pas en vouloir à ma sœur puisqu'elle était... morte. Je m'en prenais donc à tous les autres. Je criais, je pleurais, je mettais la faute sur tout le monde et n'importe qui, y compris sur moi-même. Je n'avais pas ouvert les yeux, je ne lui avais pas dit de raccrocher, je n'avais rien fait, rien de rien, pour prévenir l'accident. J'aurais dû faire quelque chose. Mais il était trop tard.

Puis, la troisième étape : le marchandage.

Oh, je dis ça maintenant, mais il y a tellement de choses que je ferais ou auxquelles je renoncerais pour la ravoir à mes côtés. Je ne prendrais jamais d'appels, je n'envverrais jamais de textos et je n'aurais jamais de distractions au volant. JAMAIS. Et je n'ai même pas mon permis. Je ne laisserais personne le faire non plus. Eh merde, je mettrais carrément une croix sur la conduite et sur tous les déplacements en voiture si ça pouvait la ramener. Mais quelques promesses que je fasse, rien ne pouvait changer le fait qu'elle nous avait véritablement et irrémédiablement quittés.

Voilà donc où j'en suis : la quatrième étape, la dépression. Je suis au plus creux de la vague, assise ici à me morfondre, nageant dans les regrets, la peine et la profonde affliction au beau milieu d'un joyeux café pour milléniaux où jouent de doux airs lo-fi.

Elle me manque. Tellement, terriblement. J'en ai assez de vivre avec cette douleur, cette angoisse, ces scénarios hypothétiques et cette culpabilité qui me tourmentent. Je n'en peux plus du nuage noir, de la douleur et de la tristesse qui m'enveloppent constamment, même les meilleurs jours. Pourquoi tout ne peut-il pas revenir à la normale?

Mes vœux pieux sont interrompus par une personne qui se racle la gorge tout près de moi.

« Excusez-moi, mademoiselle? »

Je me retourne et vois un employé à l'air inquiet. Il avait remarqué. Contre toute attente, quelqu'un avait remarqué.

« Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que vous aviez l'air bien triste. »

Je souris faiblement, essuyant mes larmes en acquiesçant de la tête, et sentant une autre vague de chagrin m'envahir. J'en ai tellement assez de tout ça, de la douleur, de la peine, de l'incapacité à passer à autre chose. Il me tend un paquet de mouchoirs de poche et me rend un sourire timide, puis désigne d'un geste ma tasse presque vide.

« Je sais que ça ne réglera pas tout comme par magie, mais aimeriez-vous avoir une autre tasse de ce que vous buviez? C'est la maison qui offre. »

« Ce serait merveilleux. Merci. », dis-je d'une voix éraillée, à peine audible.

« Du café? », demande-t-il. Je fais « oui » de la tête, il sourit et prend ma tasse.

« Avec deux sucres et du lait de soya, s'il vous plaît. »

Il part remplir ma tasse, et je pousse un soupir de contentement, souriant devant cet acte de pure gentillesse, de pure générosité envers une parfaite inconnue.

Quand il revient avec mon café, je lui adresse un sourire et le remercie, puis sors mon portefeuille pour lui laisser un pourboire. Mais il hoche la tête en signe de refus et repart en direction de la caisse. Je demeure immobile un moment, bouche bée devant la bonté si désintéressée dont je venais d'être témoin.

L'employé se retourne un instant, me regarde dans les yeux et ajoute : « Prenez soin de vous. Et quelle que soit l'épreuve que vous traversez, donnez-vous le temps. »

Donnez-vous le temps.

Pour la première fois depuis l'accident, je me sens en paix, et pas submergée par la tristesse et la culpabilité. Pour la première fois depuis des mois, j'ai l'impression que la terre recommence à tourner et que la vie reprend son sens.

Et c'est là que je le ressens, ce basculement discret vers la cinquième étape : l'acceptation. Je suis prête à passer à autre chose.

MENTION HONORABLE (9^e - 10^e année)

Gabrielle La Touche

Pourquoi suis-je noire?

Je suis une fille noire. Pourquoi suis-je noire? Je me le demande trop souvent. « Tu as une couleur à toi : brun chocolat. [...] Tu es le point qui fait la beauté de la coccinelle, tu es la prune d'un œil, tu es l'immensité de l'espace, tu es la richesse du sol, [...] tu es le mystère de la nature [...]. Dieu t'a faite pour régner sur la terre, qui t'a faite esclave ¹. » Ou du moins, c'est ce qu'une auteure afro-américaine a un jour écrit.

Mais parfois, je souhaiterais ne pas être noire.

Si ma peau était d'une autre couleur, peut-être que je n'aurais pas entendu le mot en « n » à sept ans, dans la cour de récré. Peut-être qu'en entrant dans une pièce, j'arriverais à faire un pas complet avant qu'on porte un jugement sur moi. Ne vous méprenez pas : je suis noire, pas ignorante. Et je n'ignore pas. Je vois bien les regards en coin qui me dardent comme des flèches, avant de disparaître comme si de rien n'était. J'entends bien les murmures au loin : ils cessent quand je passe tout près, mais finissent toujours par reprendre.

Si ma peau était d'une autre couleur, j'aurais eu deux grandes discussions sur la vie avec mes parents, pas trois. À mes dix ans, ils m'ont parlé de puberté. À douze ans, ils m'ont appris que les bébés ne naissent pas dans des choux. Et la troisième, me demanderez-vous? Eh bien, la troisième grande discussion a eu lieu quand j'avais huit ou neuf ans. J'étais assise sur une chaise couleur crème dans le salon, en larmes, à écouter mes parents m'expliquer que j'allais me faire accoster par la police plus souvent que la moyenne des gens. Je m'en souviens dans les moindres détails. Je ne dois parler que si le policier me le demande. Je ne dois bouger que si le policier me l'ordonne.

Pourquoi vais-je me plier à ces règles? Parce que je ne veux pas devenir « une autre jeune noire agressive qui s'est fait tirer ». Je n'aspire absolument pas à faire la une du téléjournal de 22 heures. Ça paraît peut-être un peu exagéré... Sauf que ça ne l'est pas.

Si ma peau était d'une autre couleur, peut-être que je pourrais aller chez Tim Hortons avec ma famille et commander à déjeuner sans que les autres clients s'éloignent tranquillement. Ça ne m'est pas encore arrivé, mais je me demande si ce n'est qu'une question de temps.

Ma peau est noire, mais ma tête fonctionne comme toutes les autres. Mes yeux, par contre, semblent différents. Je ne vois pas le monde de la même manière que mes amis blancs. Je ne vois pas ce pays comme un lieu paisible. Chaque fois qu'on nous montre un meurtrier noir issu des logements sociaux à la télévision, ça m'irrite. Je me retiens de hurler devant cette représentation horrible de nous. Si seulement le monde savait que nous ne sommes pas dangereux. Je ne suis pas dangereuse.

Si ma peau était d'une autre couleur, peut-être que je pourrais avoir une conversation normale avec quelqu'un. Qui que ce soit.

« Salut. »

« Comment tu t'appelles? »

« Tu viens d'où? »

« Non, je veux dire... tu viens d'où *pour vrai*? »

Ces questions sont souvent les premières qu'on me pose quand on me rencontre. Pour varier, certains me demandent même : « Tu viens de quelle région d'Afrique? » Je deviendrais rouge de colère (si je le pouvais), sauf que je suis maintenant immunisée contre ces questions.

Si ma peau était d'une autre couleur, peut-être que les gens me mettraient dans une autre case. Pour votre information, je n'ai pas lâché l'école. Je ne dodeline pas de la tête en claquant des doigts quand je réponds aux autres. Et avant que vous ne le demandiez, non, je n'ai pas de casier judiciaire. Je ne vends pas de drogue et je ne possède pas d'arme. Je n'ai même jamais posé la main sur une arme, et je ne compte jamais le faire. Je veux aller à une bonne université et réussir ma vie. Je ne jure pas. Je vis dans une belle maison avec une bonne famille. Je ne suis pas « ghetto ». Ne me demandez pas si j'ai un lien de parenté avec le parfait inconnu à l'autre bout de la pièce. Ne me dites pas qu'on se ressemble. Ne me présentez pas vos excuses parce que vous vous sentez mal par rapport à l'esclavage. N'utilisez pas le mot en « n », même si vous connaissez des tas de personnes noires. Ne plaisantez pas sur ma culture. Creusez plus loin. Voyez au-delà de la couleur.

Si ma peau était d'une autre couleur, je n'aurais pas à viser la perfection pour prouver que je suis digne de respect. Tout le monde dit que l'unicité est une bonne chose, mais trop d'unicité vous vaudra du jugement et de la haine.

Le monde n'est pas parfait. Le Canada n'est pas parfait. L'Ontario n'est pas parfait. J'attends avec impatience le jour où on ne portera pas de jugement envers moi. Mais ce jour n'arrivera sans doute jamais, aussi triste et navrant ce constat soit-il. Je prie pour qu'il en aille autrement pour mes arrière-petits-enfants.

Un jour peut-être apprendrai-je à aimer la couleur de ma peau. Et même à la célébrer. Mais pour l'instant, je me contenterai de faire de mon mieux, en espérant que vous me laisserez faire.

GAGNANTE (11^e -12^e année)

Jasleen Brar

La mémoire imbibée

« Toujours le Korsakoff? », lança le docteur Fields en me croisant dans le couloir, les yeux rivés sur ses papiers.

Sans ralentir le pas, je lui répliquai : « Vous l'avez deviné, Docteur! » Serrant bien fort mon bloc-notes écorné, je tentai de retrouver ma respiration normale en m'arrêtant devant l'une des portes beiges du centre de réadaptation. Je me composai un visage légèrement souriant et formai un poing avec ma main. Je cognai à la porte et attendis.

« Entrez! », répondit une voix étouffée. J'ouvris la porte. Tâchant de ne pas échapper mon bloc-notes ni perdre mon professionnalisme, j'entrai en affichant une confiance que je ne ressentais absolument pas.

« Ils m'ont dit que vous étiez la plus jolie docteure en ville, ma chère. » L'homme était assis dans le même lit sans âme que la dernière fois, exactement au même endroit. D'une voix traînante, il ajouta : « Et ma foi, ils ne mentaient pas. » Il eut un petit sourire narquois.

Je savais qu'il mentait. Il était impossible qu'il se souvienne de ce que quelqu'un lui avait dit – l'aplomb avait lequel il l'affirmait n'y changeait rien. « Ah oui, c'est ce qu'ils vous ont dit? », répondis-je du tac au tac. « Et quoi d'autre? », insistai-je. Il était plus ébouriffé qu'à l'habitude, mais ça ne lui allait pas mal. Pas à lui.

« Ils me disent... vous savez, des choses. Par exemple que vous trouvez facilement ce qui nous fait tiquer. C'est aussi facile pour vous que de lire l'heure. » Il leva les yeux comme pour tenter de se remémorer quelque chose. « Vous savez exactement comment on fonctionne. Je me souviens d'être arrivé ici, vous savez. » Ses yeux allaient de gauche à droite à une vitesse étourdissante. Je détournai le regard et tirai une chaise au bout de son lit. Il s'adossa contre le poteau du lit pour me faire face.

« Vous en souvenez-vous vraiment? », lui demandai-je. Je me retournai et m'affalai sur la chaise de plastique. « Ou me racontez-vous seulement ce que vous croyez qui s'est passé? » Il allait se remettre à fabuler, mais s'arrêta en s'en rendant compte. Bien. On faisait du progrès.

« Rappelez-moi votre petit nom, ma chère? », s'enquit-il.

« Alison Myers. » Je lui souris, par anticipation – difficile de m'en empêcher. « Et vous êtes Boris Roslin », terminai-je.

Il me sourit à son tour. Il m'avait déjà dit qu'il aimait ma façon de prononcer son nom. Je me demandais s'il allait le redire cette fois. « Le seul et l'unique », répondit-il plutôt. J'en fus ravie : c'était une nouvelle, celle-là. « Mais vous pouvez m'appeler Boris. »

Consultant mon bloc-notes, je commençai : « Alors, vous dites que vous vous souvenez de votre arrivée ici? »

Il fronça les sourcils. « J'ai dit ça, moi? », s'étonna-t-il, s'adressant plus à lui-même qu'à moi. « Je ne m'en souviens pas. » Il leva la tête, et je contemplai ses yeux bleu-vert.

« Vous l'avez bel et bien dit », l'assurai-je. Détachant le regard, je poursuivis : « Savez-vous pourquoi vous êtes ici,

Boris? »

Il laissa sa tête retomber contre le poteau du lit, ses cheveux blonds en bataille. Fixant de nouveau le plafond, il répondit d'un ton très léger, comme s'il s'agissait d'une phrase toute banale. « Je suis alcoolique », énonça-t-il avec une pointe de réticence. Il me regarda à nouveau en levant un sourcil, m'implorant de lui dire qu'il avait tort.

« Entre autres choses. » Je haussai aussi un sourcil, et osai le regarder à nouveau dans les yeux en précisant, d'un ton neutre : « Vous avez le syndrome de Wernicke-Korsakoff, Monsieur Roslin. »

Malgré son air songeur et un peu troublé, je savais qu'il allait le prendre en blaguant. « Eh bien, comment ça se fait qu'une maladie avec un grand nom comme ça ait décidé de s'installer chez moi? »

« En fait, Boris, c'est un effet secondaire. » Cette partie-là n'était jamais facile. « Le syndrome vient d'une carence en vitamine B dans votre corps, qui, elle, est causée par votre consommation abusive d'alcool depuis des années. C'est aussi pour cette raison que votre mémoire vous fait défaut. » Je me mordillai la lèvre en reposant mon regard sur lui. Ses yeux avaient perdu leur humour chaleureux; il n'y avait plus qu'un regard analytique perçant, rivé sur les carreaux froids qui recouvraient les murs. J'arrivais presque à voir l'homme qu'il était avant, ou enfin, celui que j'imaginais qu'il avait été. L'homme enfoui sous tout cet alcool et ces défaillances. Il était écrivain. J'avais lu ses œuvres par le passé. Il avait cette façon de manier les mots... c'était aussi fin que les cheveux sur son crâne. Mais maintenant, il s'en servait pour fabuler.

« Je vois, fit-il distraitement. Dans ce cas-là, j'ai besoin d'un verre. »

Je fis en sorte qu'il sente mon regard braqué sur lui quand je rétorquai, aussi fermement que possible : « Non, vous n'avez pas besoin de ça. »

« Je suis alcoolique, lâcha-t-il brusquement. Laissez-moi faire ce que je fais le mieux. » Il me regarda en plissant les yeux, comme si j'étais de la vermine. Mais je savais qu'il tentait seulement de me tenir à distance.

« Vous êtes à jeun depuis deux mois », continuai-je. Il marqua un autre temps d'arrêt. Je sentais qu'une remarque cinglante lui brûlait la langue, réprimée seulement par l'affection dont je savais qu'il n'avait pas souvenir.

Il referma la bouche, et sa mâchoire se détendit visiblement. Il lâcha un petit souffle. « Ah, c'est pour ça que je n'ai pas le mal de bloc! » Mes épaules retombèrent, bien que je n'avais pas conscience de m'être crispée. « Dire que je pensais que c'était grâce à vous, ma belle », ajouta-t-il avec l'un de ses sourires charmeurs que je savais qu'il me réservait. « Mais ce n'est pas vraiment pour parler de ça que vous êtes ici, n'est-ce pas, Docteur? » L'écrivain eut une sorte de sourire espiègle et inquisiteur. « Vous êtes là pourquoi exactement? Ce n'est pas pour les pertes de mémoire qu'ils nous envoient des thérapeutes. »

« Qu'est-ce qui vous fait dire ça? », demandai-je. J'étais légèrement vexée qu'il ait compris, mais pas surprise – il m'impressionnait tout le temps. Il avait toujours une longueur d'avance, même s'il ne se souvenait jamais du trajet.

« Je suis écrivain, ma chère. On connaît toujours les personnages qu'on crée. Ce qu'ils font, comment leur vie fonctionne. Vous n'êtes pas ici pour me parler de ce qui me pourrit le cerveau. Non, vous voulez parler de ce qui m'a mené au poison. Le poison que nous, les hommes, on appelle le *plaisir*. » Et bien sûr, il avait raison. Cette conversation-ci était nouvelle, mais je savais qu'au fil du temps, nous n'échangerions que des répliques de nos conversations passées. J'appréhendais avec horreur le jour où nous aurions fait le tour de tout ce qui lui restait.

Forger de nouveaux souvenirs, c'était rare avec Korsakoff, cet ex amer qui venait nous mordre par-derrière. Ce satané Korsakoff.

Je connaissais déjà l'essentiel de son histoire, mais je la lui demandai tout de même : « Vous avez raison. Et puisque vous êtes écrivain, racontez-moi donc votre histoire. »

Il allait me répondre qu'il préférerait connaître la mienne.

Sourire en coin, il objecta : « Ah, mais j'aimerais beaucoup mieux connaître la vôtre. » Il était fidèle à lui-même. Mais j'aurais préféré le contraire.

« Allez, c'est pour vous », insistai-je.

Il poussa un soupir exagéré, comme s'il savait qu'il m'avait déjà parlé de lui-même – ce qui était vrai. Et comme s'il ne le faisait que pour me faire plaisir – il n'avait pas tort. « Eh bien ma chère, amorça-t-il, je suis un cliché sur deux pattes. » Je fis un demi-sourire en signe d'encouragement.

« J'ai grandi dans un foyer absent, et quand il n'était pas absent, il sentait le fond de tonne. » Il me décocha un sourire amusé avant de reprendre, laissant le poids de l'histoire s'envoler. « J'ai grandi avec des parents qui se foutaient bien d'où je venais et d'où j'allais. Alors, aussi étonnant que ça puisse paraître, je me suis réfugié dans l'écriture. » Son air amusé devint nostalgique. Ses mains s'agitèrent, et son visage traduisit un désir flagrant : celui d'avoir un crayon entre les doigts ou un ordinateur portable sous la main. « Un jour, mes parents absents sont devenus un peu trop attentifs et se sont mis à me malmenier dans la maison absente. Et le foyer absent était un peu trop absent pour pouvoir m'aider. » Je n'avais jamais compris le foyer absent. Comment aurait-il pu l'aider ? C'était une métaphore de quoi ? Je n'avais jamais posé la question. « Tôt ou tard, le refuge que j'avais trouvé n'allait plus suffire. »

J'observai les émotions danser sur son visage, la mélancolie se transformer en ressentiment. « Je n'allais pas les laisser ruiner la seule chose qui me restait, mes mots. Alors j'écrivais. J'écrivais, j'écrivais et j'écrivais encore. Mais la bouteille m'appelait, et je me suis mis à la chercher, *elle*. C'est probablement la seule relation saine que j'aie eue de ma vie. » Il réprima un rire. Le ressentiment avait disparu. « J'étais là pour elle. » Tandis qu'il soutenait mon regard, je me pinçai les lèvres, espérant que l'écrivain en lui tirerait les mêmes conclusions que d'habitude.

Il sourit, ce qui creusa les joyeuses rides dans ses joues. « Ou du moins, je pensais que je l'étais. Mais on dirait que tu m'as fait changer d'idée à un moment donné, je ne sais plus comment, Alison. »

Ma gorge se serra. On y était. « Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ? », lui demandai-je doucement, prudemment, avec intérêt. Avec *espoir*.

« Je suis écrivain, avança-t-il avec une assurance incertaine. Je sais reconnaître deux personnes qui sont a... qui sont amoureuses. » Il se mordit la lèvre, reflétant ma propre inquiétude. Il poursuivit malgré le malaise, se fiant à son instinct : « Je sais ce qu'on ressent. » Nous nous fixions d'un regard intense, pénétrant. « Et je sais ce que les gens pensent qu'on doit ressentir. Je sais comment le décrire et je sais comment l'exprimer. Je suis écrivain. Je sais à quoi ressemble une histoire d'amour, Alison. » Je ne dis pas un mot. « Je suis désolé que la nôtre soit si tragique. » Son sourire se détendit. Même s'il ne pouvait s'en souvenir, il savait. Son regard était triste.

« Tu as raison. » Je fermai les yeux et me calai dans ma chaise, le plastique dur de cette dernière me gardant sur terre. Le contact de mes pieds au sol et la crampe qui se dissipa dans mes genoux me ramenèrent à la réalité. « Tu me manques à chaque instant », confessai-je enfin. Le retroussement de ses lèvres, la douceur dans ses yeux... son expression disait tout.

Quand vint finalement le moment de partir, je l'avisai que l'infirmière viendrait lui donner ses suppléments et que nous nous reverrions la semaine suivante. C'était toujours difficile de partir. Surtout parce que je savais qu'à l'instant où je quitterais la pièce, la chaleur qui m'habitait généralement me quitterait aussi. Et l'angoisse

reviendrait. Notre lien s'évanouirait, et on reviendrait à la case départ. Comme si de rien n'était. Le seul espoir que je pouvais entretenir, c'était qu'il se souvienne de moi à notre prochaine rencontre.

« Toujours le Korsakoff? », lança le docteur Fields en me voyant filer à côté de lui.

« Le seul et l'unique », répondis-je. Me mordant la lèvre et agrippant mon bloc-notes, je m'arrêtai devant sa chambre. Je fermai les yeux et me ressaisis. Les doigts recroquevillés en un petit poing, je cognai à la seule porte beige qui signifiait quelque chose pour moi dans ce centre des plus ternes. J'attendis le « Entrez! » étouffé, et j'ouvris la porte, le sourire un peu trop fendu pour une thérapeute s'apprêtant à voir son patient. L'espoir renaissait.

Mais il était encore là, adossé au même poteau du même bout du même lit. « Ils m'ont dit que vous étiez la plus jolie docteure en ville, ma chère », commença-t-il.

Mon sourire se tendit. Je me mordis la lèvre et fermai les yeux, puis j'entrai. Mon bloc-notes s'enfonçait dans mes paumes. « Et ma foi, ils ne mentaient pas. »

Je savais qu'il mentait.

MENTION HONORABLE (11^e-12^e année)

Cassandra Lee

Cher Journal

Le 15 avril
16:32
Suisse

Cher Journal,

Ça fait six mois que je suis arrivée ici, en Suisse, ne connaissant rien que la guerre et la violence de mon pays natal. Ma mère patrie, qui, au fond de ma mémoire, longe toujours dans la beauté et la tranquillité du passé, se trouve maintenant ravagée par les bombardements d'une maudite guerre. Comment peux-tu m'adapter de nouveau à la paix alors que mon passé ne cesse de me distraire? Néanmoins, comme ma grand-mère me le dit, oublier, c'est un moyen de recommencer. C'est grâce à l'oubli que les gens parviennent d'affronter les obstacles et de se relever, peu importe la situation. Tout de même, en arrivant dans un pays où la langue et la culture me restent inconnues, je me sens tout à fait étrangère.

Alors que mes frères et mes sœurs vont à l'école élémentaire du quartier, je me trouve coincée au lycée, sans amis et sans famille. Le jour, j'assiste à mes cours et j'apprends mes leçons, mais à la récréation, c'est le cauchemar. La communication me paraît encore plus difficile que la guerre dont j'ai à peine survécu. À chaque journée, je me retrouve près d'un groupe de jeunes et je me plante au sein de leur cercle, sans rien dire. Leurs paroles tombent dans la naïveté de mes oreilles sourdes, et peu à peu, mes sourires se dissipent avec la réalisation qu'il ne vaut pas la peine. Peu importe mes efforts, personne ne me comprend. Personne ne voudra connaître mon histoire, personne ne me prêtera la main et personne ne s'intéresse ni à moi, ni à mes difficultés. Pour eux, je suis comme tous les autres étrangers du pays - une inconnue qui n'est pas la bienvenue. Je ne peux m'empêcher de rester méfiante d'eux.

Ma méfiance, par contre, s'échappe à une personne... un jeune garçon suisse, qui, à travers le regard de ses beaux yeux bleus, me perce le cœur. Il a l'air de me comprendre, mais à chaque fois que je croise son regard, il se détourne et s'en va rejoindre son groupe d'amis. J'aimerais lui parler, mais je suis beaucoup trop timide, et la langue demeure une frontière aussi vaste que l'océan. Tout de même, je ne peux m'empêcher de ressentir une émotion forte pour lui. Je pense que je l'aime. Malgré l'absurdité de cette déclaration, je pense que je l'aime, et l'idée elle-même me fait peur. Je suis piégée dans mon passé, prisonnière d'une misère générée par la destruction de mon pays et de mon identité. En marchant dans la rue, je garde la tête baissée, et en prenant mon dîner, je tremble au moindre son qui ne consiste pas des voix de ma famille. Vivre dans la peur, c'est encore pire que la peur elle-même. Peu à peu, les murs de ce prison se referment au-dessus de moi, sans me donner de l'air à respirer. J'espère seulement qu'une lueur d'espoir, une petite lueur de rien du tout, parviendra à pénétrer dans ma cellule pour me sauver de ma solitude.

Oublier, c'est un moyen de recommencer... mais comment peut-on recommencer si notre passé ne nous permet pas d'oublier?

